

Écriture des origines / origines de l'écriture

Geneviève Letarte, *Les vertiges Molino*, Montréal, Leméac, 1996, 338 p., 30,95 \$.

Jeanne-Mance Delisle, *La bête rouge*, Lachine, la Pleine Lune, 1996. 222 p., 19,95 \$.

Robert Chartrand

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39061ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chartrand, R. (1997). Compte rendu de [Écriture des origines / origines de l'écriture / Geneviève Letarte, *Les vertiges Molino*, Montréal, Leméac, 1996, 338 p., 30,95 \$. / Jeanne-Mance Delisle, *La bête rouge*, Lachine, la Pleine Lune, 1996. 222 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (85), 20–21.

Geneviève Letarte, *Les vertiges Molino*, Montréal, Leméac, 1996, 338 p., 30,95 \$.
Jeanne-Mance Delisle, *La bête rouge*, Lachine, la Pleine Lune, 1996, 222 p., 19,95 \$.

Écriture des origines / origines de l'écriture

Qui parle quand j'écris ? Deux voix de femmes — l'une, grave et rauque ; l'autre, feutrée, hésitante — explorent chacune à sa façon cette question éminemment romanesque.

ROMAN
Robert Chartrand

POSTMODERNE, L'ŒUVRE DE LETARTE ? Il y avait, en tout cas, dans ses premiers récits (*Station transit* et *Soleil rauque*) comme dans son spectacle-performance (*Vous seriez un ange*, enregistré sur disque laser), un ton apparemment dégagé, une manière minimaliste dans les descriptions comme dans les aveux qu'on retrouve dans *Les vertiges Molino*.

Comme tous les titres bien choisis, celui-ci nous suggère d'emblée une piste de lecture. La juxtaposition des deux noms annonce que les vertiges du récit — il y en aura plusieurs et de tous ordres, du sensuel au métaphysique, selon les circonstances — ont une identité, une sorte de marque déposée, qui se trouve être le nom de la narratrice-héroïne : les vertiges, modèle Molino...

Gisèle, de son prénom. Or, elle le trouve trop classique ce prénom, trop angélique, et décide donc d'en changer très officiellement pour « devenir » Bruges, femme-ville, un peu par hasard, mais aussi à cause de la sonorité du mot et... parce qu'il contient un *g*.

Si la Venise du Nord est riche surtout de son passé, la Bruges de Geneviève Letarte, elle, s'acharne au contraire à vivre au présent, cherchant dans ses amours, dans ses amitiés ou parmi les menus incidents de la vie quotidienne un sens ou, plus modestement, une raison de continuer. Nulle nostalgie chez elle ; les souvenirs, nombreux, sont égrenés au fil du récit comme si la narratrice cherchait à s'en délester plus qu'à y chercher quelque réponse à son désarroi. Certains, pourtant graves, sont évoqués si brièvement qu'on se demande si elle a vraiment vécu ces événements.

Reste donc le présent de Bruges Molino, présenté lui aussi comme une accumulation d'événements, d'humeurs entrecoupés de velléités d'écriture — de la poésie ? un roman ? —, lieu d'une angoisse existentielle *soft*, où elle a l'impression d'être non pertinente, d'avoir tout faux au jour le jour.

Bruges a 36 ans ; c'est un âge inconfortable, entre les baby-boomers et la génération X. Quoi faire, dans ce monde où ont disparu les certitudes et les repères moraux et où les astrologues paraissent plus éclairants que les psy ? Ne reste-t-il — compassion ? dérision ? — qu'à se masturber lorsqu'on apprend que son amoureux est amateur de pornographie ?

On comprend dès lors l'attrance de cette jeune femme pour tous les exotismes géographiques et amoureux. En Alberta, où elle a été invitée par une amie, Bruges va côtoyer des artistes qui vont l'impressionner, alors que les paysages spectaculaires la séduiront. C'est là, loin de Montréal qui lui paraît étouffant et morne, loin de son passé et de son identité problématique, qu'elle aura l'impression de se trouver, dans cette « famille » élargie, dans ce lieu très *scenic* où elle se prendra même d'affection pour la musique *country*... Et elle sera séduite par deux anglophones, Tom et Max : quel plaisir elle a à dire des mots cochons en anglais !...

Bruges, crânement, tente de se retrouver, incapable de vivre autrement qu'agglutinée à elle-même. « Je n'ai jamais pu faire la différence entre ces choses : l'écriture, la vie, la quête », avoue-t-elle.

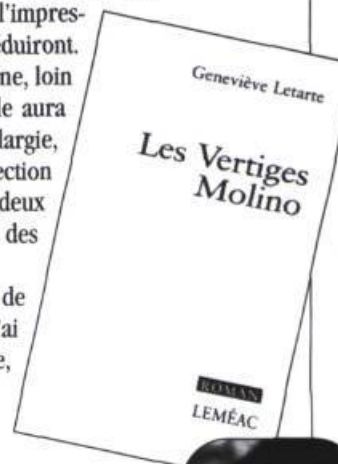
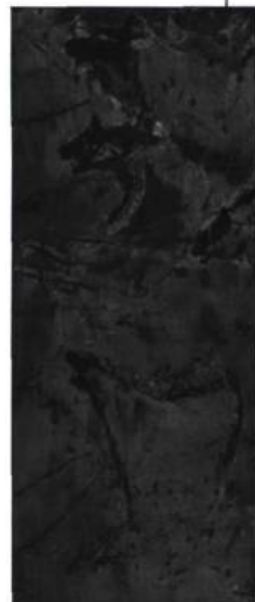
À quoi aspire-t-elle, cette narratrice qui écrit au « je », puis glisse mine de rien vers l'impersonnalité du *on* ou le *nous* collectif ?

Je voulais une histoire. Je voulais des images. Je voulais que quelqu'un me parle. Je voulais que quelqu'un me raconte une histoire dans un grand livre d'images, un frère jumeau qui ouvrirait sur ses genoux le livre géant de notre enfance.

Et c'est précisément sur un appel à ce frère humain idéal, quasi mythique que se termine cette quête échevelée du sens, dans Montréal enfin redevenu beau.

La bête rouge

On connaît surtout Jeanne-Mance Delisle comme dramaturge — *Un reel ben beau, ben triste*, créée en 1980, est un classique de notre dramaturgie et *Un oiseau vivant dans la gueule* a remporté le prix du Gouverneur général en 1987 —, mais elle a déjà publié un premier roman, *Ses cheveux comme le soir et sa robe écarlate* en 1983, et *Nouvelles d'Abitibi*, Grand Prix du *Journal de Montréal* de 1991.



Geneviève Letarte

Il y a dans l'écriture de Delisle un parti pris de dépouillement, une âpreté où sont explorés les passions, les rêves, les désirs à l'état brut.

Nous y sommes entraînés aux sources premières de nos pulsions, sans que nous soyons épargnés, çà et là, des épisodes de sauvagerie primitive qui donnent froid dans le dos.

Au départ de *La bête rouge*, il y a un écrivain, Michel-Martial Saint-Laurent, auteur à succès de nouvelles policières qu'un ami incite à faire le grand saut dans l'écriture romanesque. L'ami complaisant lui offre même de faire la connaissance d'un métis, Aldé Letendre, véritable personnage dont la vie serait déjà un roman. L'auteur — quelle aubaine ! — n'aurait donc qu'à transcrire les confidences de l'autre pour que l'œuvre se fasse...

S'amorce alors une série de rencontres où Aldé raconte son passé : sa naissance dans une famille-clan d'ascendance mi-irlandaise, mi-amérindienne où règnent la violence, le cynisme, la folie ; l'hostilité cruelle de ses proches (il est l'exclu parmi ces exclus) qui refusent de le reconnaître comme un des leurs à cause de sa chevelure rousse ; son bannissement, le soir de Noël, qui le jette seul dans la vie à 15 ans.

Mais le romancier Saint-Laurent n'écoute pas impunément ce récit tragique sur fond d'horreur. Car Aldé, tout en se racontant, s'immisce peu à peu dans la vie de l'écrivain fasciné ; il ira même jusqu'à exiger que Saint-Laurent lui cède sa femme ! Étrange donnant, donnant auquel l'auteur consent comme si son personnage, au fil du récit, devait lui dérober peu à peu sa propre vie.

Aldé le Rouge, le profanateur, l'incendiaire, le bandit qui a aussi des convictions politiques radicales, racontera ainsi toute son histoire, et notamment cette entreprise folle des membres de sa famille qui rêvent de ressusciter le clan amérindien dans sa pureté originelle — la famille des Schenandoah —, avec à sa tête la jeune Ikweess, cette femme-enfant qui incarne l'innocence, mais que tous les hommes veulent posséder.

Ce métis est donc bien plus qu'un individu hors du commun ou un personnage qui intrigue ; c'est le démon qui sommeille en chacun de nous, une créature au sens le plus inquiétant, une sorte de ça personifié. (« J'aurais étranglé Trudeau et lui aurais mis un écriteau sur le cœur : "J'ai trahi mon peuple, je mérite ce qui m'arrive." ») C'est, pour le romancier Saint-Laurent, un frère de sang inquiétant, effrayant, qui le vampiriserait, vie et écriture comprises.

Ainsi, à mesure que lui sont révélés tous ces épisodes, Michel-Martial Saint-Laurent sent refluer en lui-même une violence sourde, atavique dont il se croyait débarrassé. Aldé le métis, ce *Sauvage* dont l'existence parfois sordide lui apparaissait aussi fascinante qu'exotique, devient peu à peu un *alter ego*, un révélateur de la propre misère de l'écrivain.

Il y a, par ailleurs, dans ce roman un climat véritablement biblique à cause du nom de certains personnages : Aron, Jacob, Abram, etc., mais aussi par la présence sourde insistante du sens de la faute, du besoin de rédemption, de l'importance de la filiation ou de la portée des malédictions. Et puis, il y a le poids du passé, qu'il soit ancestral, mythique ou plus immédiatement individuel, qui pèse sur l'écrivain et son personnage.

Il faut prendre garde au personnage sur lequel on veut écrire ; il peut s'emparer sournoisement de l'écriture et devenir l'auteur d'un récit qui nous révèle.

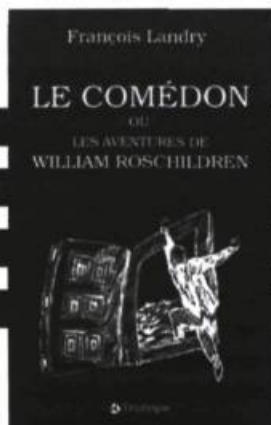
JEANNE-MANCE DELISLE
LA BÊTE ROUGE



Jeanne-Mance Delisle

TRIPTYQUE

2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666



François Landry
LE COMÉDON

OU
LES AVENTURES DE
WILLIAM ROSCHILDREN
Roman
411 p., 20 \$

« Un formidable suspense... une bonne dose d'humour, un grand pouvoir d'évocation. »

Louise Villemaire

« Un roman policier parfaitement bien ficelé (qui présente l'un des duos de personnages les plus réussis de la littérature québécoise... Un vaste édifice percé de couloirs et de chambres secrètes. »

Marcel Olscamp, Spirales



Normand Boisvert
**NOUVELLES VAGUES
POUR UNE ÉPOQUE FLOUE**

Nouvelles
137 p., 17 \$

« Un écrivain aussi dérangé que dérangeant. Qui lit mieux. »

Victor-Lévy Beaulieu

« L'exacto. Ma vie découpée. Ma vie un certain lundi de brouillard. Lundi 9 octobre. Circulez, y'a rien à voir! J'ai passé au travers du journal. Il repose tout troué sur la table. La pêche a été maigre aujourd'hui. Les bons faits divers sont de plus en plus rares. »



Denise Neveu
**Des erreurs
monumentales**

Roman-source
121 p., 17 \$

Tout peut arriver à un petit rouquin dont la mère est maniaquement délirante, le père boulimique à souhait et leur grande amie à tous archi-encombrante... Clairvoyant de naissance, Samuel Campeau savait pertinemment que tout n'irait pas toujours pour le mieux pour ses parents biologiques... Il assistera avec philosophie au déroulement de l'inexorable.



Joël Des Rosiers
**THÉORIES
CARAÏBES**

Poétique du déracinement
Essai
258 p., 25 \$

J'appelle théories caraïbes les groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affoiblis d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue nationale dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond, de l'abysse.

« M. Des Rosiers a plus d'une selle à son cheval de bataille ou plus d'une corde à son arc d'essayiste. Il a d'abord un style. On n'est pas poète pour rien et les idées sont ici portées par une langue explosive, féroce et jouissive. »

Robert Saletti, Le Devoir